

PAVESE Cesare (1908-1950), *Paesi tuoi* (1941, Einaudi 2011, 83 p. + notes) Trad. récente de Mario Fusco : *Par chez toi* (volume intégral *Œuvres*, Quarto Gallimard, 2008)



Paesi tuoi, écrit en 1939 en guère plus de deux mois, publié en 1941, obtient aussitôt un grand succès auprès du public et de la critique qui salue un événement littéraire du plus grand intérêt. A l'exception toutefois d'une certaine critique fasciste qui l'accuse de « lèse patrie ». Pavese, à trente et un an, a déjà écrit des essais, des nouvelles, de la poésie et a traduit plusieurs auteurs américains : Melville (*Moby Dick*), Dos Passos, Faulkner, Stein. Leur fréquentation est perceptible dans ce roman, tant par le choix du sujet, des personnages que par les partis pris linguistiques. On le qualifie de « néoréaliste ».

Le récit commence à Turin, et se termine trois jours plus tard, à Monticello dans la ferme des Vinverra, sur un drame qui ensanglante – symboliquement - les collines.

Talino et Berto sortent des *Carceri*, la prison où ils se sont rencontrés : ils ont partagé la même cellule pendant un mois. Talino est relâché après avoir été soupçonné d'avoir mis le feu à la Grangia. L'histoire est narrée par Berto, narrateur-personnage, qui ne connaît de l'histoire que ce qu'il observe, comprend et tente de déchiffrer. Talino, vingt-six ans, aussitôt présenté par Berto comme un balourd, « un goffo di campagna » (« goffo di campagna ritorna alla tua stalla »), « un ignorante » un rustre, propose à Berto, sans emploi, de venir travailler à la ferme de son père Vinverra : c'est l'époque des moissons, on a besoin d'un mécanicien pour la moissonneuse-batteuse.

Berto se retrouve ainsi loin de la ville, dans un paysage inconnu de lui où même les collines sont différentes : elles apparaissent comme des « mammelle » attirantes et menaçantes à la fois. Il pénètre alors dans un monde paysan fruste où la vie obéit au rythme des saisons et laisse libre cours aux instincts les plus bestiaux. Le lecteur, à travers Berto, découvre le vieux Vinverra et les femmes : la « vieille » et les sœurs de Talino, présentées avec une misogynie redoutable (*sembrano bestie, nere con la pelle spessa...*) Mais l'une d'elles, Gisella, fait exception avec sa peau blanche, sa sensualité joyeuse, « sapeva di frutta »... L'attraction est immédiate et réciproque. Mais Berto devra compter avec la passion incestueuse que Talino nourrit pour sa sœur qu'il a violentée. Dans un environnement familial complice : « la colpa era di tutti »

La tragédie est en marche : dix chapitres amènent le lecteur vers un paroxysme que les flash-back et les anticipations rendent inévitable, fatal. Berto repartira seul pour la ville, pour un monde plus civilisé, après avoir assisté à un événement d'une grande cruauté. Dans les dernières lignes, la vie pourtant semble continuer comme si de rien n'était. Et pourtant « la colline est vide ».

Récit néoréaliste ? Certes, le récit ne manque pas de noirceur. Il foisonne de notations réalistes, frisant parfois le documentaire dans la description des intérieurs, dans l'évocation des activités et des mœurs paysannes. Pourtant ce récit offre une dimension lyrique et symbolique qui l'éloigne du vérisme. Pavese, qui visait un « *realismo cantato* » excelle à donner au paysage une place active : les collines ne sont pas seulement le décor du drame, elles sont des témoins, une présence. Erotisées, elles participent au drame tout comme la lune, (« *la luna bastarda* » qui dénonce le lâche qui va se cacher après avoir incendié la Grange). Comme l'eau aussi, « *l'acqua che sa di ciliegia* », l'eau du seau qu'on boit à la louche et que le visage en sueur de Talino risque de souiller : « *No, così sporchi l'acqua !* » crie Gisella déchaînant l'irréversible.

La structure narrative est construite sur les contrastes – ville/campagne (« *goffo di campagna* »/ « *dritto di città* »), Talino/Berto) - sur les ruptures et le refus de la linéarité. La langue n'évite pas et même recherche les ruptures de ton, la verdeur, les formes dialectales, les jargons, les heurts grammaticaux (« *Aspetto sempre e la luna saliva* ») mêlant style direct et indirect libre.

Le lecteur est ainsi confronté à un roman en train de s'écrire et qui se construit sous son regard filtré par le regard du narrateur personnage. Un roman qui étonne encore aujourd'hui par sa modernité.

Louissette CLERC
Décembre 2014

